

Préface

« *L*es moyens de communication se perfectionnent sans cesse — on arrive à imprimer de plus en plus vite, à une vitesse incroyable — mais la vitesse augmentant, les communications deviennent de plus en plus hâtives, de plus en plus confuses ». Cette citation de Kierkegaard, extraite de sa *Dialectique de la communication*, Claude Brunier-Coulin, l'aurait sans doute signé des deux mains.

L'auteur n'en est pas à son premier essai sur le sujet. Avec verve, sa *Morphologie du divertissement*¹, nous avait entraînés dans une critique radicale de notre présente « société du spectacle ». La réflexion se poursuit ici avec la même ironie mordante concernant le genre « chronique ». Qu'on ne s'y trompe pas : le présent ouvrage n'est pas le fruit d'un mouvement d'humeur. Il est à situer dans une vigoureuse critique du monde de la communication, dans la droite ligne du journal transcendantal de Maurice Clavel dont il se revendique explicitement.

Si les médias occupent une place significative dans la vie et l'imagination des personnes, raison de plus effective-

1. Claude Brunier-Coulin, *Morphologie du divertissement. L'émission « N'oubliez pas les paroles » comme nouveau paradigme*, Préface de Christian Godin, Éditions Orizons, Collection « Débats / Philosophie », Paris, 2018.

ment pour leur accorder l'analyse qu'ils méritent. En cinq étapes fortement charpentées intellectuellement mais aussi implacables dans la présentation des faits de communication, Claude Brunier-Coulin s'attache à démonter les logiques, les paradoxes, les ambiguïtés mais surtout les déroutes des chroniques éditoriales radiophoniques.

Plus qu'une « défaite de la pensée », naguère constatée par Allan Bloom, l'ouvrage dévoile un monde où règnent sans partage l'idéologie des chroniqueurs. Leur « pouvoir-savoir » obéit sans doute à des contraintes éditoriales. Mais il est aussi beaucoup plus normé qu'on ne le pense généralement. Leur autorité est d'autant plus grande qu'elle avance masquée. Pour le démontrer rigoureusement, Claude Brunier-Coulin s'attache tout autant aux actes de parole qu'aux schèmes de pensée qui gouvernent nos « communicants ». Leurs non-dits seraient d'autant plus risibles, s'ils ne s'inscrivaient pas désormais dans la consolidation de ces régimes de post-vérité si dangereux pour la démocratie.

À la manière de Nietzsche, Claude Brunier-Coulin n'a pas son pareil pour montrer les « prêtres, les rites, la liturgie, le vocabulaire » des chroniques. On pourrait aussi longtemps gloser sur la spiritualité frelatée, qui nourrit la grand-messe cathodique et radiophonique. En cela, les analyses de cet ouvrage rejoindraient aussi celles de Michel Mafessoli. Pourtant, la précision quasi-chirurgicale des propos fait surtout penser à la « petite histoire de la photographie » de Walter Benjamin. En effet, l'un et l'autre s'attachent à percer les brouillards épais qui recouvrent les techniques et moyens modernes de communication. Certes, Claude Brunier-Coulin se veut résolument « anti-moderne ». Mais il n'a pas son pareil pour montrer comment la chronique est devenue « une institution liturgique, avec ses prêtres, ses rites, son déroulement, son vocabulaire ». Surtout, en mimant les catégories du sacré, elle s'en présente

comme la pointe avancée, refusant, dans son auto-référentialité, sans autre accueil que l'approbation des thuriféraires de la communication.

En réalité, l'ouvrage de Claude Brunier-Coulin marquerait plutôt l'emballlement des stratégies actuelles de communication, inaptés, dans leur orientation libéral-libertaire, à penser autre chose que cette fabrication incessante d'événements dont elles se nourrissent. Il n'y a donc aucune acrimonie dans les pages qui vont suivre, devant des « Don Quichotte de la communication » qui passent leur temps à se battre contre les moulins à vent qu'ils ont eux-mêmes construits. Le propos de ce livre n'est pas à chercher non plus dans les vagues thèses complotistes qui encombrant aujourd'hui les rayons des librairies. On y verra plutôt l'expression d'une épistémologie réaliste, qui démontre pied à pied l'abandon en acte de toute idée de raisonnement dans les chroniques contemporaines. Claude Brunier-Coulin ne quitte jamais le terrain de l'argumentation logique. Face aux perversions du langage et à l'oligarchie des chroniqueurs, cette « protestation de la raison » apparaîtra sans doute un bien frêle rempart de la conscience éclairée.

Pourtant, on ne peut que lui souhaiter l'accueil favorable qu'elle mérite. La crise de l'épidémie de la covid 19 n'a jamais autant poussé les gens à penser et à écrire. Que restera-t-il de tout cela si des livres comme celui de Claude Brunier-Coulin ne nous aident pas à faire droit au sens, face aux canons du monde de la communication, à ses paralogismes et ses obsessions ?

Déjà auteur d'une œuvre conséquente, « libre de tout parti » comme aurait dit Péguy, Claude Brunier-Coulin était bien placé pour révéler cette mythologie moderne, qui doit en grande partie ses origines aux contradictions non résolues du « moment 68 » dont elle n'est peut-être que l'écume. Il ne s'agit plus de se lamenter de l'inculture générale, de se crisp

sur l'abandon des valeurs ou le déclin des religions. Il s'agit bien plus de comprendre, si, au travers de ces lignes, pour reprendre Kierkegaard, « l'émetteur disparaîtra, en quelque sorte, en se faisant secourable pour contribuer au devenir de l'autre ».

Jean-François Petit
Institut Catholique de Paris, EA 7403
Co-fondateur de l'Académie Catholique du Val de Seine

Introduction

L'invention de l'« Édito »

Considérons de près l'« Édito ». Tous les matins, sur la radio France Inter deux récits, l'« Édito politique » et l'« Édito éco » nous sont donnés par Thomas Legrand et Dominique Sueux dont voici le déroulé. D'abord un *incipit* dicté par le responsable Nicolas Demorand, ensuite un texte qui est lu par Thomas Legrand pour l'« Édito politique » et un autre lu par Dominique Sueux pour l'« Édito éco ». Ces deux textes sont coupés deux fois par une intervention qu'on appelle la « relance ». La relance peut-être une question, une affirmation, une interrogation, plus précisément elle est là pour faire croire qu'il y a un dialogue dans le studio entre un « sachant » qui dispense une analyse forcément pertinente et un « ignorant » qui ne demande qu'à apprendre.

La sensation qui nous envahit après un édito de Thomas Legrand ou Dominique Seux est la stagnation des sens, l'hébétéude des facultés, la pétrification de la pensée, qui rappellent l'ennui, la sécheresse qu'on éprouve dans la salle d'attente d'une gare ou celle d'un médecin. Leur emportement extatique n'arrive pas à nous faire frissonner, à provoquer un quel-

conque désir, à nous ébranler vers un futur heureux. Le contenu de leur édito qui n'est qu'une succession d'affirmations sans justification, sans citation, sans référence, constituent une procession irréaliste d'espérances pour un monde meilleur.

Une chronique de Thomas Legrand ou de Dominique Seux est conforme à la théorie dite « théorie des cigognes ». Thomas Höfer, Hildegard Przyrembel et Silvia Verleger ont publié en 2004 un article intitulé « nouvelles évidences de la théorie des cigognes »¹. Dans cet article, les auteurs expliquent que la baisse de natalité des cigognes dans la Basse-Saxe est corrélée à la baisse des naissances humaines dans cette région. De plus, l'augmentation de la population des cigognes dans les environs de Berlin est corrélée à l'augmentation des naissances humaines en dehors des hôpitaux de la ville. Ces résultats sont argumentés par de nombreuses données statistiques, des tableaux et divers arguments permettent de soutenir de manière convaincante, et dans un langage scientifique, cette théorie des cigognes. Le but des auteurs de cet article à travers cette publication, au demeurant sérieuse, est bien sûr de démontrer que la théorie qui est à la base d'une analyse peut conduire à dire absolument n'importe quoi. Il va de soi que le taux de natalité des cigognes n'a absolument rien à voir avec le taux de natalité chez les humains, simplement il se trouve que l'urbanisation et le développement industriel d'une région font fuir les cigognes et influent sur leur taux de natalité. Les deux taux de natalité, chez les cigognes et chez les humains n'ont aucun lien. On a deux conséquences distinctes issues de causes qui se trouvent ici corrélées de façon totalement arbitraires. Thomas Legrand et Dominique Seux usent et abusent de cette

1. Thomas Höfer, Hildegard Przyrembel, Silvia Verleger, « New evidence for the Theory of the Stork », *Pediatric and Perinatal Epidemiology*, Volume 18, Numéro 1, janvier 2004, Berlin, pp. 88-92.

théorie qui consiste à corrélér des événements qui n'ont rien à voir entre eux et à en tirer une conclusion.

Cet ouvrage que j'introduis ici, est une thèse qui tente de répondre à la question « qu'est-ce qu'une chronique ? » dont voici l'argument que je développe selon le schéma suivant : (1) la chronique trouve son fondement philosophique dans la déconstruction, en particulier chez Derrida et Lacan ; (2) la chronique est une institution liturgique avec ses prêtres, ses rites, son déroulement, son vocabulaire ; (3) la chronique est une succession d'affirmations non justifiées, non référencées avec comme conséquence que la raison est bannie au profit de la musicalité qui est érigée en critère de vérité ; (4) la chronique développe une pratique aporétique de la pensée ; (5) la chronique diffuse l'idéologie du libéralisme libertaire.

L'éditorial est un livre métaphorique et l'éditorialiste un cénotaphe de la pensée. Le discours de l'éditorialiste relève de la séduction et de la persuasion marqués au fer de la musicalité. Livre métaphorique, signifie que l'éditorial n'est jamais une analyse, dans le sens du développement d'une thèse, il n'est que l'ombre de lui-même, dans un rapport de substitution. Un éditorial est à l'analyse ce que la littérature est à la philosophie chez Jacques Derrida, à savoir que l'éditorial est un refoulé de l'analyse. C'est le rapport de Heidegger à Hölderlin, de Roland Barthes au haïku, de Jean-Paul Sartre à Flaubert, de Jean Baudrillard à Andy Warhol, de Gilles Deleuze à Sacher-Masoch. Il y aurait une ambivalence fondamentale de la chronique, une ambivalence dont elle serait indissociablement la négation. Cette ambivalence est double car elle exclut ce qu'en même temps elle inclut tout en l'excluant, en particulier des notions bannies (l'autorité, l'ordre, la stabilité, l'invariant, la hiérarchie, l'organisation) à travers des portraits fantasmés (le bourgeois, la famille, le catho, le ringard) qui servent de repoussoir. Ce mouvement d'exclusion de ce qui est inclus

qui l'exclut est de la théologie négative revue et corrigée par Jacques Derrida dans la notion de *Différance*². Une chronique est une des modalités pratiques de la *Différance*. En effet, une chronique ne relève d'aucune catégorie de l'étant, quel qu'il soit. Elle n'est pas, n'existe pas, elle n'a ni existence ni essence. Le principe même de la chronique est de se tenir hors de toute tentative de réappropriation, il ne faut pas qu'elle tombe dans une catégorie, il lui faut demeurer dans un état flottant, instable, de façon à échapper à toute saisie, c'est une « pensée du dehors »³. La pensée du dehors se plie pour faire une doublure et laisse se constituer un dedans qui se développe suivant une dimension propre. Le rapport à soi est un « principe de régulation interne »⁴. Pour dominer, la domination des autres doit se doubler d'une domination de soi. Le sujet se dégage des codes moraux, il ne dépend plus de ces codes pour sa part intérieure, la subjectivité est donc une dérive du pouvoir et du savoir sans pour autant en dépendre. Le rapport à soi est saisi à la fois dans des rapports de pouvoir et dans des relations de savoir. Il y a passage de la subjectivation du sujet en assujettissement lorsque le rapport à soi se réintègre dans des systèmes dont il avait dérivé. La subjectivation, le rapport à soi comme homme libre ne cesse de se faire, de renaître ailleurs et autrement. La subjectivation c'est l'affect de soi par soi et la force pliée sous l'effet de plissements : le pli du corps, le pli du rapport de force, le pli du savoir, le pli du dehors. Dans ces conditions, parler d'un sujet c'est toujours l'évacuer alors même qu'il persiste à revenir de lui-même et ainsi de suite.

2. Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, Éditions de Minuit, collection « Critique », Paris, 1972.
3. Michel Foucault, *La pensée du dehors*, illustrations de Pierre Tal Coat, Éditions Fata Morgana, Paris, 1966, nouvelle impression 2003, pp. 15-20 : « l'expérience du dehors ».
4. Gilles Deleuze, *Foucault*, Les Éditions de Minuit, collection « Critique », Paris, 1986, Reprise en 2004, p. 43.

C'est aussi ne jamais dire de quel lieu de pensée l'on parle, au nom même de ce devoir de quitter un lieu qui se dérobe alors même qu'il est encore là et revient. Pour rendre compte de ce phénomène, et ne pas être accusé de faire de la théologie négative en utilisant le terme de différence, Derrida a l'idée d'un nouveau terme, *Différance* qui a l'avantage de se prononcer de façon identique à différence sans exister dans le dictionnaire. Derrida développe une théologie négative, venant de Maître Eckhart, à laquelle il donne sa marque de fabrique, en remplaçant Dieu par *Différance*. La théologie négative conduit à un être supra-essentiel (Dieu), la philosophie de Derrida conduit à un non-être supra-essentiel (la différence).

Après Maître Eckhart, c'est saint Paul qui constitue la deuxième référence en interprétant sa conception de la transgression. Un éditorial doit surprendre, exciter, sortir de l'ordinaire, sur ce terrain transgresser permet de cumuler plusieurs de ces effets, c'est très efficace. Mais le summum consiste à transgresser la transgression, ce que Jacques Lacan a étudié dans sa notion de transgression de la transgression qu'il appelle la grâce. On retrouve bien dans cette façon de faire le mécanisme de la déconstruction et ses effets. Après Jacques Derrida, Jacques Lacan constitue le deuxième pôle pour nos éditorialistes.

Jacques Lacan interroge la pensée de Paul dans son rapport à la loi et à la transgression. En convoquant certaines notions et catégories bannies, comme celles que l'on a vu plus haut, et les plaçant dans un registre imaginaire, l'éditorialiste a la capacité de faire en sorte que l'auditeur les organise en fonction d'un processus d'identification qui lui est propre. Pour Jacques Lacan, saint Paul est celui qui a opéré un renversement décisif du champ de la morale et le retournement d'un certain rapport à la loi. Le manque structure le désir, ce que Lacan comprend dans un passage des *Confessions* de

saint Augustin qui pose la question de savoir pourquoi un petit enfant peut exprimer des sentiments comme celui de la jalousie alors qu'il ne parle pas encore : « Ainsi, ce qu'il y a d'innocent chez l'enfant, c'est la faiblesse de ses organes, mais son âme, non pas ! »⁵. Le corps est innocent, mais pas l'âme, d'après saint Augustin. Dans ses écrits, Lacan traduit *amaro aspectu* par des formules différentes (« regard amer », « regard envieux » ou « regard empoisonné ») jusqu'à se fixer sur « regard endeillé »⁶. Le deuil lui permet d'indiquer la fonction d'un « objet que l'on ne peut accepter de perdre parce qu'il est cet objet unique, irremplaçable »⁷. L'objet convoité par le regard de l'enfant n'est pas n'importe quel objet, Lacan l'appelle « l'objet a » qu'il faut prononcer l'« objet petit a », c'est l'objet dont nous sommes séparés pour pouvoir désirer, il est cause du désir qui paradoxalement est en surplus alors qu'il fait défaut. On retrouve la même mécanique, l'objet a est en trop alors même qu'il n'est pas là tout étant encore en trop. L'objet du désir ne satisfait pas le désir alors même qu'il est objet du désir, la *Différance* est devenu l'objet a. Le désir est toujours au-delà de la demande formulée par le sujet. Dans le Notre Père, la formule « que ta volonté soit faite » est l'expression d'un désir qui ne se confond pas avec ce qu'on pense vouloir. Par la question de la transgression de la transgression, Lacan rompt avec une pensée de l'équilibre, de la mesure, du juste milieu, de l'équivalence. Elle se situe au-delà de l'imagi-

5. Saint Augustin, *Confessions*, livre I, chapitre VII, Tome I, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle, dix-septième tirage, Éditions des Belles Lettres, Paris, 2009, « Où est l'innocence de l'enfant au berceau ? », p. 10. cf. Gérard Albisson, « Saint Augustin, l'*invidia* », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2005/4 (n° 62), pp. 41-42.
6. Jean-Daniel Causse, *Lacan et le christianisme*, Éditions Campagne première, Collection « Recherche », Paris, 2018, p. 145.
7. *Ibid.*